

Langages et révolutions: nouvelles pratiques, nouvelles théories

Juliette Farjat
Université de Nanterre

Abstract

Languages and Revolutions: New Practices, New Theories

Even if language is extremely important in social life, Marx has not really taken it into account in his writings. However, the practical and political linguistic problems that had emerged during the Russian revolution led theoreticians and linguists to analyze language in a Marxian perspective. This paper aims at reconstructing these linguistic debates generated by the October revolution. Why must a socialist revolution give rise to issues about language that have never been addressed before? To what extent these thoughts could be appreciated as Marxists? These are the questions this article tries to bring an answer.

Keywords: Language, Revolution, Marxism, Soviet linguistics, Lenin, Vološinov, Jakubinskij

1. Introduction

L'insistance sur la centralité du langage en général et sur sa centralité sociale en particulier a souvent été, que ce soit à travers le structuralisme, le poststructuralisme ou le « linguistic turn », l'occasion d'une prise de distance à l'égard de la tradition marxiste. En effet, cette tradition ne semble fournir que très peu d'éléments susceptibles de contribuer à l'élaboration d'une théorie du langage et de la place qu'il occupe au sein du monde social. On le comprend aisément aux vues du faible développement des sciences du langage à l'époque où

* Le présent article approfondit et développe un texte paru dans la revue *Période*: <http://revueperiode.net/langages-en-revolution-problemes-de-linguistique-sovietique>.

écrivent Marx et Engels. Plus fondamentalement encore, la théorie marxienne se caractérise par le primat qu'elle accorde, dans la connaissance du monde social, à la base économique de la société ou à la « vie réelle » par différence avec la sphère de la pensée et du langage, d'où les fameux passages de l'Idéologie allemande nous enjoignant à « passer du langage à la vie » (Marx et Engels 2012, 452). Pourtant une autre originalité du marxisme est de considérer la société du point de vue de l'activité des individus qui la constituent¹. Or, le langage est à la fois une pratique sociale spécifique dans laquelle nous sommes quotidiennement engagés et une activité transversale aux autres pratiques – les activités productive, politique, scientifique, artistique sont toutes vécues, réfléchies et exprimées dans le langage – de sorte que l'analyse du langage semble proprement requise par la théorie marxiste.

C'est seulement lors d'un épisode bien particulier de l'histoire du XXe siècle – la révolution russe – que cette requête sera prise au sérieux. Autrement dit, c'est un changement réel de la société qui conduit le marxisme à se poser un certain nombre de problèmes théoriques qui semblaient jusqu'alors extérieurs à ses questionnements propres. Il n'est évidemment pas anodin que ce « changement réel » corresponde à celui d'une révolution. Elle constitue en effet une transformation historique qui se définit à la fois par sa radicalité et par son caractère total: c'est la société toute entière qui est censée en porter la marque, si bien que toutes les sphères sociales s'en trouveraient affectées, y compris la sphère linguistique. C'est ainsi que l'une des seules analyses du langage qui se soit développée dans le sillage de Marx avant la révolution de 1917 est due à Paul Lafargue (Lafargue 1977, 71-114) et porte précisément sur l'influence d'une révolution – la Révolution française – sur la langue. De manière générale, il est frappant de constater que la plupart des révolutions et des mouvements contestataires radicaux se confrontent à un moment ou à un autre à la nécessité d'analyser de manière critique et réflexive la langue usuelle. Qu'il s'agisse de la Révolution française (Balibar et Laporte 1974), de la révolution chinoise², des mouvements contestataires dans l'Italie ou la France des années 1960-1970

(A/Traverso 1977) ou des mouvements de libérations nationales³, on trouve chaque fois des propositions de réformes de la langue ou des systèmes d'écritures, des critiques du langage politique et des usages dominants de la langue, des réflexions sur l'accessibilité de tel ou tel type de discours, etc. Cependant, parce qu'elle confronte le territoire soviétique dans son ensemble au problème de la diversité des langues et des « parlars » et à celui des moyens de diffusion de la révolution, c'est dans le contexte de la révolution russe que ces discussions prennent le plus d'importance, tout en se déployant dans un cadre conceptuel marxien. Non seulement ces discussions et ces débats se généralisent à la quasi-totalité des linguistes et des intellectuels russes se revendiquant de l'héritage de Marx, mais elles engagent également des questionnements généraux sur les fonctions sociales du langage, sur sa nature de « base » ou de « superstructure » ou encore sur la nécessité ou la possibilité d'en entreprendre la réforme. Quels rôles peuvent et doivent jouer le langage et les différentes modalités du discours dans un processus révolutionnaire ? La langue est-elle elle-même susceptible d'être révolutionnée et comment ? Ces questions reçoivent, dans le contexte de la révolution russe, divers types de réponses qu'il va s'agir de distinguer en tant qu'elles impliquent des conceptions différentes du langage et de son rapport à la réalité sociale.

Ce sont donc l'émergence et le contenu de ces discussions qui feront l'objet de notre analyse. On cherchera à rendre compte des raisons politiques et théoriques pour lesquelles le moment révolutionnaire russe occasionne la prise en compte du langage comme nouvel objet de la théorie marxiste et comme nouvel enjeu de la pratique révolutionnaire qui lui est associée. On verra dans un premier temps comment les problèmes pratiques et politiques auxquels se confronte la Russie suscitent des réflexions sur le langage compris comme un outil pouvant être mis au service de la révolution. On considèrera dans un second temps les conceptions théoriques de la nature et des fonctions sociales du langage qui y sont engagées pour envisager en conclusion leur rapport à la pensée de Marx.

2. Langage et politique. La langue comme instrument de la révolution

2.1. Quelle(s) langue(s) pour la révolution ? Problèmes de politiques linguistiques

Les réflexions sur le langage émergent en Russie quand la révolution se trouve face au problème pratique de la coexistence d'une multiplicité de langues sur un même territoire. Pour pouvoir mener la révolution et maintenir son hégémonie, le prolétariat russe doit pouvoir se faire entendre et donc disposer d'une langue que tout le monde soit susceptible de comprendre. Dans ce contexte, la langue est donc prioritairement envisagée comme un « instrument » capable d'exprimer les objectifs de la révolution et de les rendre accessibles, aussi bien aux masses paysannes largement illettrées qu'aux populations non-russophones, souvent dépourvues d'une langue standardisée ou de systèmes d'écriture. Si le problème de la pluralité des langues est sans doute, de ce point de vue, partagé par l'ensemble des entreprises révolutionnaires quelles qu'elles soient, et plus généralement par toutes les tentatives de construction d'une unité nationale, il revêt une forme bien spécifique pour la Russie révolutionnaire et ce pour au moins trois raisons.

D'abord, si l'unité linguistique est dans l'intérêt de la révolution, la Russie révolutionnaire cherche avant tout à rompre avec la politique autoritaire tsariste qui imposait le russe comme langue obligatoire par l'intermédiaire d'un ensemble de mesures coercitives comme l'interdiction des alphabets non-cyrilliques et de l'enseignement en langue non-russe. En ce sens, le contexte en Russie est bien différent, par exemple, du contexte révolutionnaire français où c'était précisément la pluralité des patois qui était conçue comme un instrument des tyrans pour « isoler les peuples, séparer les pays, diviser les intérêts et empêcher les communications »⁴ (Certeau, Julia et Revel 1975, 296). L'imposition du français comme langue nationale apparaissait donc comme une mesure progressiste tandis que l'usage des patois était associé à un archaïsme contre-révolutionnaire. C'est tout l'inverse en Russie,

où c'est la « langue unique » qui détient le statut d'instrument du pouvoir tyrannique.

Deuxièmement, l'imposition d'une langue officielle sanctionnerait le statut privilégié d'une langue sur les autres. Or, comme le dit Lénine, la Russie doit absolument en finir avec tous les privilèges « pour quelque nation et quelque langue que ce soit » (Lénine 1959, 14). Celui-ci prend ainsi la peine d'écrire en 1914 un texte dans lequel il affirme son désaccord avec « les libéraux»: il s'efforce moins d'y nier les avantages de l'unité linguistique que de critiquer les dispositifs contraignants au moyen desquels on chercherait à l'atteindre: « Nous ne voulons pas pousser les gens au paradis à coups de trique » (Lénine 1959, 69). Mais surtout, imposer une langue de manière coercitive, ne pourrait, selon lui, qu'être source d'antagonisme et de conflit et nuirait finalement à l'objectif d'unification. Il semblerait de ce point de vue avoir été influencé par un article de Karl Kautsky écrit en 1908 dans lequel celui-ci affirme qu'une politique coercitive en matière de langue est non seulement critiquable, en tant qu'elle doit user de l'oppression et de la violence mais également inefficace en tant qu'elle produirait inévitablement une hostilité envers l'État et donc un désir d'indépendance (Brandist, 2015, 41-42). Ainsi, « les efforts de la bureaucratie pour standardiser la langue créent l'effet contraire » (Kautsky 2010, 146-147).

Enfin, les politiques d'unifications linguistiques et notamment celle qui a été menée en France après la révolution, finissent toujours par avantager la classe dominante (qui en général la maîtrise déjà) et permettent de garantir les conditions de développement du capitalisme (Žirmunskij 1936). Elles facilitent la communication et les échanges et donc le développement du commerce et l'unification du marché ; elles favorisent le fonctionnement de l'armée et de la bureaucratie (Kautsky 2010, 143-163) ; enfin, elles stimulent les migrations des travailleurs et la coopération au travail et accentuent donc le processus d'industrialisation.

Pour toutes ces raisons, la politique linguistique soviétique suivra jusqu'aux années 30 les principes énoncés par Lénine: chercher à rendre accessibles à tous les peuples les idées de la révolution sans pour autant imposer que la

transmission de ces idées se fasse dans la seule langue russe érigée au rang de langue officielle. On cherche ainsi à réaliser positivement l'égalité des peuples et des langues qui avait été mise à bas par la politique tsariste coercitive. On favorise le développement culturel des minorités dans leur langue d'origine en les dotant, pour celles qui en étaient dépourvues, de systèmes d'écritures et en soutenant l'enseignement en langue locale. Grâce à cette politique, le taux d'alphabétisation a en très peu de temps considérablement augmenté sur le territoire russe⁵. Cependant, un grand tournant s'opère à partir des années 30, lorsque Staline commence à craindre le développement des nationalismes⁶ et décide peu à peu de russifier l'URSS par un ensemble de mesures qui renouent avec la politique tsariste (l'alphabet cyrillique est à nouveau imposé ; l'apprentissage du russe est rendu obligatoire dès l'école primaire et le russe est élevé au rang de moyen de communication transnational).

Il existe enfin, entre la valorisation de la pluralité des langues ou de la langue russe comme langue officielle, une position intermédiaire. Elle consiste à promouvoir l'usage d'une langue commune à tous, qui ne soit cependant pas le russe en tant que langue majoritaire ou dominante: l'espéranto. Cette idée s'est répandue en Russie dès 1917 mais surtout à partir des années 1920. En 1919, se met en place au sein du Commissariat du Peuple pour l'Instruction de la Russie Soviétique, une commission pour l'étude de la question de la langue internationale dont les conclusions s'avèrent favorables à la généralisation de l'usage d'une langue artificielle comme l'espéranto. Il existe également un Comité Central des Espérantistes des Républiques Soviétiques. En 1932, la revue *Mezhdunarodnyj jazyk* publie les « Thèses sur la langue internationale » élaborées par la « brigade de l'édification linguistique » accompagnées de l'appel suivant: « Arme-toi de l'enseignement marxiste-léniniste sur la langue ! Construis ton œuvre espérantiste sur la base de la linguistique prolétarienne ! » (Duliceko 2003, 105). Partant de l'idée selon laquelle il y a plus de différence entre un ouvrier et un capitaliste russe qu'entre un ouvrier russe et un ouvrier allemand, il s'agit d'affirmer la nécessité, pour les ouvriers du

monde entier, de pouvoir communiquer entre eux à l'aide d'une langue commune. On souligne également que les classes exploiteuses ont déjà la possibilité de communiquer entre elles au-delà des frontières nationales: contrairement aux ouvriers qui n'en ont ni les moyens ni le temps, les bourgeois apprennent en effet presque toujours une ou plusieurs langues étrangères. Ainsi, l'espéranto, notamment parce qu'il est facile à apprendre, est sélectionné en vue d'être une langue internationale pour les prolétaires. Là encore, dans les années 1930, Staline mettra fin à l'ensemble du mouvement en réprimant durement tous les espérantistes, accusés d'être des agents de l'impérialisme⁷.

Ainsi, même si les positions divergent quant à la question de savoir quelle langue est susceptible de fournir le meilleur moyen pour asseoir et renforcer le processus révolutionnaire et même si la politique soviétique change radicalement dans les années 30, elle consiste toujours à considérer la langue comme un instrument au service de la révolution. S'il y a désaccord, celui-ci ne porte que sur les moyens de rendre cet instrument le plus efficace possible (doit-il être unique ou pluriel ? imposé ou librement utilisé ?) et non sur sa qualité d'instrument.

Cependant, le choix d'un instrument ou d'un autre ne suffit pas à déterminer le type d'usage qu'on en fera. Si le langage comme outil de la révolution impose le choix d'une ou de plusieurs langues, il implique également une réflexion sur le type d'usage de la langue qui doit être rejeté ou privilégié. Or de ce point de vue également, le contexte russe est riche d'enseignements.

2.2. Usages de la langue au service de la révolution

Dans le cadre des réflexions russes sur les usages du langage, Bogdanov développe l'idée selon laquelle la langue est porteuse d'illusions et de mystifications qu'il faut être capable tout à la fois d'identifier, de critiquer et d'expliquer génétiquement. Une des formes fondamentalement idéologique du langage est selon lui sa propension à traiter les objets comme des sujets humains, c'est-à-dire à les fétichiser: « la relation entre les choses est présentée comme une relation entre des personnes. [...] C'est déjà le cas dans la métaphore

fondamentale qui pense les mouvements des choses dans les termes des activités des personnes » (Brandist 2015, 46-48). Il s'attache donc à critiquer de tels usages de la langue qui déterminent des formes mystifiées de la conscience sociale, comme le faisait déjà Marx à travers l'analyse critique de la langue aliénée des économistes⁸ ou « langue des marchandises » (Marx 2014, 59) et de la langue idéologique des jeunes-hégéliens⁹.

Cette critique passe non seulement par l'identification des formes mystiques que peuvent prendre les énonciations langagières mais surtout par une reconstruction de la genèse du langage et de ses travers idéologiques. L'hypothèse de Bogdanov est la suivante: la langue émerge du procès de travail. Les premiers mots furent ainsi les verbes permettant de renvoyer aux diverses formes de l'activité productive, vinrent ensuite les noms pour désigner les objets de ces activités et enfin, avec la complexification du procès de production, les adjectifs et adverbes renvoyant aux qualités et propriétés de ces objets. C'est seulement à partir du moment où, par l'accentuation de la division du travail, certains individus se spécialisèrent dans le travail intellectuel ou dans le travail d'organisation de la production qu'un langage aux formes idéologiques se développa, notamment à travers la prédominance de la catégorie de causalité qui fut attribuée aux objets plutôt qu'aux personnes (Brandist 2015, 46-47): les travailleurs intellectuels, n'étant plus les causes immédiates de la production, se mirent à attribuer magiquement une puissance causale aux objets eux-mêmes plutôt qu'à leurs producteurs.

Pour Bogdanov, il faut donc parvenir à développer une culture prolétarienne portée par une langue démystifiée, capable de condenser et de systématiser l'expérience réelle des producteurs (une « vision du monde » prolétarienne), en tant que cette expérience, par sa situation dans le procès de production, serait moins sujette aux illusions fétichistes (Brandist 2015, 46-47). On retrouve là l'une des intuitions du jeune Marx: « Le sens que la production possède en rapport avec les riches, se montre de manière manifeste dans le sens qu'elle a pour les pauvres ; vers le haut, l'expression est toujours raffinée, déguisée, ambiguë, elle est l'apparaître, vers le bas, elle est grossière, directe, sincère, elle est l'être » (Marx

2007, 182). Par contraste avec le langage idéologique, les révolutionnaires russes valorisent alors plus généralement l'usage d'une langue simple et accessible à tous. Dans la presse, on cherche à libérer l'écriture de tout carcan académique et à se rapprocher des usages linguistiques du peuple, à travers la prolifération des anecdotes, la multiplication des références au folklore des villes et des campagnes, la réappropriation de formes poétiques populaires comme le *chastuskhi* (Brandist 2015, 113), etc. Iakov Shafir, par exemple, à l'issue d'une étude menée en 1924 sur le parler spécifique des campagnes et l'impossibilité, pour les paysans, de comprendre la presse traditionnelle et ses constructions de phrases trop écrites ou ses recours aux expressions et aux mots étrangers, appelle à un journalisme plus proche des masses (Shafir 1924). Maiakovsky écrit ainsi en 1926 que « la révolution a jeté le parler maladroit des masses dans les rues et déployé le jargon des marges dans les avenues centrales » (Maiakovsky cité dans Brandist 2015, 113).

Ces tentatives de transformation des pratiques linguistiques sur le territoire russe sont cependant sujettes à controverses et font apparaître des divergences entre plusieurs options stratégiques. L'une consiste à vouloir éduquer les masses en propageant la culture russe classique et le langage qui la porte ; l'autre consiste en une stratégie interventionniste qui vise, non plus à généraliser l'accès à une langue déjà utilisée par les classes dominantes, mais à transformer réellement le langage en vigueur pour l'adapter aux masses et aux objectifs de la révolution (Brandist 2015, 116-117), d'où l'apparition de nouveaux dictionnaires dans les années 1920.

Les usages linguistiques ne sont cependant pas considérés du seul point de vue de la transparence et de l'accessibilité des discours ou des textes en général, ils sont également envisagés comme des pratiques politiques situées pouvant remplir différents types de fonctions. C'est dans ce registre qu'on peut situer pour finir les réflexions que Lénine a développé à partir de Plékhanov (Plékhanov 1892) sur la propagande et l'agitation:

Un propagandiste, s'il traite par exemple le problème du chômage, doit expliquer la nature capitaliste des crises, montrer ce qui les rend inévitables dans la société moderne, montrer la nécessité de la

transformation de cette société en société socialiste, etc. En un mot, il doit donner « beaucoup d'idées », un si grand nombre d'idées que, du premier coup, toutes ces idées prises dans leur ensemble ne pourront être assimilées que par un nombre (relativement) restreint de personnes. Traitant la même question, l'agitateur, lui, prendra le fait le plus connu de ses auditeurs et le plus frappant, par exemple une famille de chômeurs morte de faim, l'indigence croissante, etc., et, s'appuyant sur ce fait connu de tous, il fera tous ses efforts pour donner à la « masse » une seule idée: celle de la contradiction absurde entre l'accroissement de la richesse et l'accroissement de la misère ; il s'efforcera de susciter le mécontentement, l'indignation de la masse contre cette injustice criante, laissant au propagandiste le soin de donner une explication complète de cette contradiction. C'est pourquoi le propagandiste agit principalement par l'écrit, l'agitateur de vive voix. D'un propagandiste, on n'exige pas les mêmes qualités que d'un agitateur. (Lénine 1965, 418-419)

Il s'agit ici d'interroger les modes de discours à privilégier (la propagande comme discours systématique inculquant de multiples idées ou l'agitation comme discours divulguant des idées simples, frappantes et peu nombreuses), en fonction des objectifs visés (la compréhension cohérente des motifs et de la nature de la révolution ou la provocation d'actions révolutionnaire immédiates et concrètes) et du destinataire envisagé (quelques individus ou les masses). C'est donc à l'esquisse d'une véritable conception pragmatique du langage qu'on assiste ici: la langue doit être conçue comme une activité dont l'efficacité et les résultats dépendent de la nature du discours, de ses objectifs, de ses récepteurs et de son contexte. Les analyses de Lénine sur les mots d'ordre peuvent ainsi apparaître ainsi comme la continuation de ces réflexions sur le caractère performatif du langage. Elles se proposent d'envisager la manière dont un mot d'ordre doit, pour être efficace, s'adapter à la situation historique spécifique dans laquelle il intervient et qui lui donne à la fois son sens et son effectivité. Lénine met en effet en garde contre le danger d'une utilisation décontextualisée ou « abstraite » des mots, dont on pourrait dire qu'elle repose sur l'illusion d'une autonomie des concepts à l'égard de la réalité historique. C'est se soumettre à une telle illusion que de croire que la justesse du slogan « Tout le pouvoir aux Soviets » dans un contexte donné lui confère une justesse en soi, c'est-à-dire dans d'autres contextes. « Il ne s'agit pas de dissenter sur les Soviets en général, mais de combattre la

contre-révolution actuelle et la trahison des Soviets actuels. Substituer l'abstrait au concret est un des péchés les plus grands et les plus dangereux en temps de révolution » (Lénine 1962, 205). En affirmant que chaque mot d'ordre doit être « déduit de tout l'ensemble des caractéristiques d'une situation politique déterminée », le texte de Lénine contribue donc, lui aussi, à faire du langage un instrument potentiellement efficace de la révolution, puisqu'il considère qu'un énoncé doit être évalué, comme le disent Deleuze et Guattari, « en fonction de ses implications pragmatiques [...] La véritable intuition n'est pas le jugement de grammaticalité, mais l'évaluation des variables intérieures d'énonciation en rapport avec l'ensemble des circonstances » (Deleuze et Guattari 1980, 106).

Les enjeux linguistiques pratiques soulevés par la révolution russe sont ainsi de deux ordres: ils se rapportent d'un côté à la meilleure politique linguistique à mener et donc à la question de savoir s'il faut préserver ou abolir le plurilinguisme au profit d'une langue unique ; ils se rapportent d'un autre côté à la diversité non plus des langues mais des parlars propres aux masses paysannes et ouvrières par différence avec celui de la presse officielle et du monde politique ou institutionnel. C'est donc « l'articulation » entre luttes minoritaires (langue majoritaire vs langues minoritaires) et luttes de classe (langage de la bourgeoisie vs langage du prolétariat ouvrier et paysan) que la question linguistique russe permet ici de penser.

Il est vrai que les efforts fournis pour préserver la pluralité des langues et adapter le langage officiel aux habitudes des populations citadines et paysannes (que ce soit en la simplifiant ou en la réinventant) ne semblent pas avoir porté tous leurs fruits: la politique linguistique s'est rabattue sur l'imposition du russe comme langue unique avec Staline et le langage du parti a eu tendance à se figer dans un vocabulaire abstrait et bureaucratique, presque aussi éloigné des masses que ne l'était celui de la politique et de la presse tsaristes (Brandist 2015, 117). Cependant, les réflexions engagées et l'inventivité déployée en matière de vocabulaire, de formes et de pratiques langagières ont réussi à faire fleurir le champ des études linguistiques: de nombreux linguistes ont commencé à

s'intéresser non seulement aux langues minoritaires non-russophones, à leur origine, à leur alphabet et leur système d'écriture mais également aux différents types de parlers dans les villes et dans les campagnes. De nombreuses études inédites du langage de la presse, mais aussi du langage des ouvriers et des paysans ont été menées, donnant ainsi naissance à un champ de recherche qu'on qualifierait aujourd'hui de sociolinguistique¹⁰. C'est donc sur le plan théorique, et non plus seulement politique que les effets des problèmes linguistiques concrets se sont manifestés sur le territoire soviétique. Ils ont poussé les penseurs héritiers Marx à faire du langage un nouvel objet, dont il convient d'interroger la nature, la place et les fonctions au sein du monde social. Ainsi, les débats sur les mesures politiques à prendre et les perspectives stratégiques à adopter en matière de langue reposent sur des considérations théoriques sur lesquelles nous allons désormais nous pencher.

3. Nouvelles conceptions du langage

3.1. Langage, culture et vision du monde: la question de la traduction

Le contexte révolutionnaire russe, on l'a vu, a ouvert le problème de la ou des langues les mieux adaptées à la révolution soviétique et à sa généralisation au-delà du territoire russe. Or l'alternative principale entre la valorisation d'une langue unique (naturelle comme le russe ou artificielle comme l'espéranto) et la valorisation du pluralisme linguistique engage des positions théoriques sur la nature des langues dont nous voudrions rendre compte.

C'est Antonio Gramsci, linguiste de formation, qui nous semble avoir mis en avant de la manière la plus complète les implications de l'une et de l'autre position, relativement au contexte de la révolution russe et au contexte italien qui est le sien. Selon lui, vouloir imposer une langue unique adaptée aux besoins de la révolution, surtout si cette langue est artificielle, repose sur une mauvaise compréhension de la nature des langues. Non seulement l'espéranto représente l'idéal d'une langue internationale « impossible » et « antihistorique » dont le caractère artificiel appauvrit la précision et la richesse

expressive des langues parlées, mais surtout ces dernières, en tant que « langues nationales historiquement constituées » ne peuvent qu'être traduites, et non remplacées » (Descendre et Zancarini 2016, 2). En effet, pour Gramsci « ne sont utiles et rationnelles que les formes d'activité sociale (linguistiques, économiques, politiques) qui naissent spontanément et se réalisent par l'activité des énergies sociales libres ». Elles s'opposent à « toutes les mécanisations, toutes les formes définitives et rigidifiées de vie, cadavres qui empestent et agressent la vie en devenir » (Gramsci 2009, 173). Par contraste avec l'idéal espérantiste qui, parce qu'il prétend pouvoir s'émanciper des contextes nationaux spécifiques, s'avèrerait être une langue abstraite et anhistorique, Gramsci valorise le principe de la traduction. L'opération de traduction suppose en effet la connaissance du caractère singulier et historiquement déterminé des situations et des langues. Elle contraint donc à un effort d'adaptation impliquant une analyse précise et historique de la conjoncture, indispensable aux exigences de la révolution elle-même. Gramsci se réfère explicitement à Lénine lorsqu'il défend de tels principes, et notamment à des textes où ce dernier met en cause l'incapacité des russes à « traduire » les principes de la révolution dans un langage « européen »: « on a parlé un langage trop russe et peu « européen », c'est-à-dire qu'on s'est référé à des expériences russes sans les rendre actuelles, sans les expliquer » (Gramsci 1925). Même s'il a été montré qu'il s'agissait d'un Lénine transformé et adapté à ses propres problématiques (Descendre et Zancarini 2016), on peut tout de même considérer que Gramsci emprunte à ce dernier l'idée selon laquelle on ne peut prétendre pouvoir détacher des énoncés ou des mots d'ordre du contexte historique et spécifique dont ils tirent leur signification.

La position critique de Gramsci vis-à-vis de l'espéranto est donc tout autant fondée sur l'idée qu'il se fait de la révolution (on ne peut la réduire à un processus qui s'applique indifféremment aux divers contextes qu'elle vise à transformer) que sur l'idée qu'il se fait de la langue. Une langue ou un dialecte n'est en effet pas un instrument neutre et interchangeable, au sens où il ne coûterait rien d'adopter une langue plutôt qu'une autre. Elle est au contraire toujours

porteuse d'une vision du monde ou de ce qu'il appelle une philosophie spontanée, autrement dit d'une certaine interprétation de la réalité et de la réalité sociale en particulier. C'est précisément ce qui lui confère une telle importance dans les processus de conquêtes de l'hégémonie. De ce point de vue, la traduction impose non seulement de prendre connaissance d'un contexte et d'une vision du monde qui ne sont pas les nôtres, mais pousse également à adopter une attitude réflexive sur sa propre langue et la philosophie spontanée dont elle est porteuse. Seule une telle attitude réflexive permet en effet non plus de « "penser" sans en avoir une conscience critique, d'une façon désagrégée et occasionnelle, [de] « participer » à une conception du monde « imposée » mécaniquement par le milieu extérieur » mais « d'élaborer sa propre conception du monde de façon consciente et critique, et ainsi [...] de participer activement à la production de l'histoire du monde, d'être le guide de soi-même au lieu d'accepter passivement et lâchement que le sceau soit mis de l'extérieure à notre propre personnalité » (Gramsci 1978, 176).

L'idée selon laquelle la langue charrie, de manière plus ou moins consciente, une certaine vision du monde, est également développée par les Russes. Jakubinskij, par exemple, voit la pénétration de la langue urbaine dans les milieux paysans pendant la phase de transition au capitalisme comme l'opérateur d'une transformation du rapport des individus à leur propre langue qui se manifeste notamment par la parodie linguistique (Bandist 2003, 68). C'est par la fréquentation d'un autre parler qu'on peut ainsi se détacher du sien pour l'objectiver, et être capable tout à la fois de s'en moquer et de s'y rapporter de manière réflexive.

Par le fait même d'opposer la langue urbaine commune au parler local, le capitalisme fait entrer dans la conscience des paysans les faits de langue et pousse les gens à les remarquer, à s'en rendre compte et à les évaluer. Le capitalisme transforme ainsi la langue en soi, dont on ne se rend pas compte en langue pour soi. En troublant l'immobilité féodale et le caractère traditionnel de la communauté langagière paysanne grâce à la différenciation de classes à la campagne et à l'opposition complexe de la ville et du village, le capitalisme pousse la paysannerie à faire le choix entre ce qui est ancien et local et ce qui est nouveau, urbain et à l'échelle de toute la nation. C'est dans ces conditions qu'apparaît une lutte dont une des

armes est la moquerie, la parodie linguistique de la façon de parler propre aux « arriérés » ou aux « novateurs » (Jakubinskij cité dans Brandist 2003, 68).

Dans la même perspective, Bakhtine dira que c'est la fin de l'isolement linguistique à Athènes qui a conduit au développement des genres parodiques autrefois inexistants. Le plurilinguisme permet ainsi de délivrer « totalement la conscience de l'emprise de son langage propre, de son mythe linguistique. Les formes de la parodie travestissante fleurissent dans un climat de poly-linguisme » (Bakhtine 1978, 418-419).

Si la reconnaissance des idéologies et des visions du monde inhérentes aux langues et aux parlers est corrélée à l'injonction d'une prise de conscience, elle a aussi pour fonction de promouvoir la constitution et la généralisation d'une langue spécifiquement prolétarienne: « dans sa transformation d'une « classe en soi » en une « classe pour soi », le prolétariat doit développer sa propre langue en l'opposant à celle de la bourgeoisie » (Brandist 2003, 69). Les linguistes russes rejoignent ainsi Bogdanov lorsqu'il milite pour une transformation de la langue bourgeoise en langue des travailleurs. Or, le problème théorique posé par cet objectif pratique est celui de la possibilité et de la nature du changement linguistique.

3.2. Langage, changement et histoire

L'idée même d'un changement radical ou d'une révolution dans la langue suscite au moins deux types de questions sur le langage: est-il susceptible d'être révolutionné, c'est-à-dire de subir un changement d'une ampleur suffisante pour qu'on puisse parler de révolution ; une telle transformation peut-elle être organisée intentionnellement ou n'est-elle que le résultat nécessaire d'un changement d'une autre nature ?

Tout d'abord, il faut souligner que la simple possibilité d'une révolution linguistique ne va pas de soi. En effet, Saussure explique dans son Cours de linguistique générale qu'à la différence des autres codes (comme les signaux maritimes) dont l'usage est ponctuel et limité, chacun participe à la langue « à tout instant ». « Ce fait capital, conclut-il a montré

l'impossibilité de la révolution. La langue est de toutes les institutions sociales celle qui offre le moins de prise aux initiatives » (Saussure 1987, 107-108). Saussure énonce alors plusieurs arguments pour justifier sa thèse: a/ la langue s'impose à nous à la naissance (nous ne la choisissons pas) si bien que le « facteur de transmission historique domine [la langue] toute entière et exclut tout changement général et subit. » ; b/ puisque les signes linguistiques se définissent par leur caractère « arbitraire » (Saussure 1987, 107), le choix d'un signe plutôt qu'un autre ne peut faire l'objet d'une discussion et donc d'un changement intentionnel (Saussure 1987, 104); c/ une langue est faite d'une quantité telle de mots qu'il n'est pas réaliste d'en envisager une modification de grande ampleur ; d/ enfin, la langue étant sans cesse utilisée par tous, il semble impossible de se « détacher » d'elle pour prendre le recul nécessaire à sa transformation consciente.

Cette thèse saussurienne nous intéresse ici par les interprétations dont elle a fait l'objet. Elle a été considérée comme un exemple typique de la manière dont l'idéologie bourgeoise peut contaminer le développement d'une science ou, si l'on veut, de la manière dont une proposition théorique qui se prétend objective s'avère en réalité politiquement non-neutre. C'est Lev Jakubinskij qui a construit la critique la plus élaborée de cette thèse, notamment dans un article de 1931 intitulé « F. de Saussure sur l'impossibilité d'une politique linguistique ». Voici ce qu'il écrit: « Saussure tente de démontrer le caractère « inaccessible » aux masses ne serait-ce que de la langue, de démontrer l'impossibilité d'une « politique » ne serait-ce que linguistique, de démontrer l'impossibilité d'une révolution ne serait-ce que dans la langue » (Jakubinskij 2012, 211). On ne peut dès lors plus appliquer à la linguistique « l'exhortation bien connue mais excellente que Marx adressait aux philosophes: ne pas seulement étudier le monde, mais le transformer » et celle-ci devient par là même une science inutile (Jakubinskij 2012, 197)¹¹.

Selon Jakubinskij, la thèse de Saussure affirme a priori l'impossibilité de toute « intervention organisée de la société dans le processus langagier » et interdit donc « toute politique linguistique ». En considérant le sujet linguistique comme étant

passif, « attaché à la langue telle qu'il la possède » et ne pouvant « sortir des limites du système dont il a hérité », il s'inscrirait donc parmi ces scientifiques qui théorisent l'impuissance des hommes face à un état de fait.

Pour combattre la thèse de Saussure, il faut alors montrer qu'un changement de grande ampleur dans la langue est à la fois possible et souhaitable.

Jakubinskij justifie la possibilité d'un changement linguistique radical à travers des exemples historiques comme la formation du tchèque standardisé au XIXe par la suppression des mots d'origine allemande. Mais d'autres linguistes russes, comme Vološinov insistent d'une manière plus générale sur la nature essentiellement changeante et historique¹² de la langue d'une part, et sur son caractère de « produit » (au sens du résultat d'une production humaine) d'autre part¹³.

Pour montrer qu'un changement linguistique est cette fois souhaitable, Jakubinskij en vient à mener une réflexion inédite sur le statut spécifique de la langue dans le capitalisme et, partant, sur la nécessité de le transformer. De même que Lénine disait déjà à propos de la politique linguistique tsariste que « Sous le mot d'ordre de la « culture nationale », la bourgeoisie de toutes les nations d'Autriche comme de Russie travaille en fait à la division des ouvriers » (Lénine 1959, 14), Jakubinskij diagnostique une contradiction dans le rapport que le capitalisme entretient avec la langue. D'un côté il tend à transformer la langue en « moyen de communication à l'échelle de toute la nation »: c'est la formation de la langue nationale qui rompt avec les dialectes régionaux de l'époque féodale. Mais d'un autre côté, il provoque « la différenciation maximale de la langue-comme-idéologie » (Jakubinskij cité dans Brandist 2003, 69), c'est-à-dire des différentes appropriations d'une langue propres aux différentes classes sociales ou secteurs professionnels, en tant qu'elles sont porteuses de différentes idéologies. Ainsi, on voit par exemple se généraliser dans le capitalisme la pratique de la prise de parole publique ; or, bien que celle-ci se présente comme universelle (par différence avec la prise de parole spécialisée, limitée à des domaines étroits de la vie sociale à l'époque féodale) elle reste en même temps inaccessible à une grande partie de la population. Comme le dit

Jakubinskij « le caractère commun de la parole publique reste dans le monde capitaliste un mythe, tout autant que la liberté, l'égalité et beaucoup d'autres bonnes choses » (Jakubinskij cité dans Brandist 2003, 67). D'une façon plus générale, et c'est une chose que les études sur l'unification linguistique après la Révolution française montrent bien (Certeau, Julia et Revel 1975), on pourrait dire que l'unification linguistique substitue à des différences entre des langues ou des patois une inégalité dans la maîtrise et dans l'accès à une même langue commune. Ainsi, le double diagnostic à propos de la linguistique saussurienne et de la langue dans le capitalisme justifierait la possibilité et l'importance d'une révolution prolétarienne langagière réalisant non plus seulement formellement mais réellement l'universalité linguistique.

Une fois admise la possibilité d'une révolution dans la langue, il faut interroger la manière dont on considère que cette révolution opèrerait. L'alternative est la suivante: cette révolution langagière peut-elle être menée de façon autonome et intentionnelle, ou ne peut-elle être que le résultat indirect mais nécessaire d'une transformation du mode de production ? Il existe des représentants de ces deux positions divergentes qui se revendiquent, dans un cas comme dans l'autre, de l'héritage de Marx. Mais cette question repose en réalité sur une certaine conception de la place qu'occupe le langage dans les formations sociales: appartient-il à la base ou à la superstructure de la société ? Est-il autonome ou n'est-il qu'un simple reflet ? Il ne semble qu'on puisse envisager une révolution intentionnelle de la langue, qu'en adhérant aux premières branches de ces alternatives.

3.3. Langage et société: la langue entre base et superstructure ?

Pour Nicolai Marr¹⁴ et ses disciples qui, jusqu'à l'intervention de Staline en 1950 sont les représentants de la doctrine officielle de l'URSS en matière linguistique, la langue appartient à la superstructure de la société et ne saurait être modifiée qu'indirectement, suite à une transformation de sa base économique. Marr pense ainsi que la diversité des langues reflète celle des classes sociales et propose une théorie de l'évolution des langues en fonction de l'évolution des modes de

production, laquelle devrait finalement conduire, avec l'avènement du communisme, à l'adoption d'une seule langue commune partagée par tous. De même, dit-il, « que l'humanité va d'une économie et d'une forme de communauté artisanale et isolée vers une économie mondiale unique [...], de même la langue progresse à pas de géant de la diversité vers une langue mondiale unique » (Marr cité dans Dulicenko 2003, 109). Par conséquent, la seule intervention volontaire possible dans le domaine linguistique correspond à la politique effectivement menée par Staline à partir des années 1930. Imposer le russe comme langue unique serait justifié dans la mesure où il s'agirait d'une politique allant pour ainsi dire dans le sens de l'histoire.

Dans sa célèbre intervention de 1950, qui marque la rupture du régime soviétique avec le marrisme, Staline affirme au contraire que, par l'inertie dont ils témoignent et la variété des usages individuels qu'ils permettent, la syntaxe et le vocabulaire d'une langue ne relèvent ni de la base ni de la superstructure sociale: le langage constitue seulement un instrument neutre, un « moyen de communication entre les hommes » qui sert « indifféremment toute la société, toutes les classes de la société », aussi bien « l'ancien régime agonisant que le nouveau régime ascendant, l'ancienne base que la nouvelle, les exploités que les exploités » (Staline 1979, 200).

Chacune de ces positions présente, nous semble-t-il, une même difficulté: elles tiennent pour absolues les oppositions classe/individu et base/superstructure pour chercher, par la suite, à y « situer » le langage. En effet, la conception matérialiste de l'histoire fondée sur de telles distinctions comporte un double risque de réductionnisme dont témoignent les positions de Marr et de Staline: réduction de tous les phénomènes sociaux et politiques à la détermination économique (économisme) ; et réduction des individus à leur position objective dans le monde social (sociologisme). Or, on pourrait dire qu'une réflexion sur le langage permet justement de prévenir ces risques et de fluidifier la dichotomie qui les produit.

Trotsky, à partir d'un problème concret spécifique, propose par exemple une analyse des rapports entre langage et société qui contribue à fluidifier la conception mécaniste du rapport entre base et superstructure. Dans un article intitulé «

Il faut lutter pour un langage châtié », il revient sur la proposition d'une assemblée générale organisée par une fabrique de chaussures « La Commune de Paris » en 1923 pour mettre fin à « la grossièreté du langage », et sanctionner l'usage des « gros mots ». Cet article est tiré des Questions du mode de vie, ouvrage centré sur l'idée qu'il ne suffit pas, dans la construction du socialisme, de mettre en place les bases économiques adéquates pour qu'apparaissent les superstructures idéologiques qui y correspondent. C'est pourquoi Trotsky y célèbre la tentative de cette fabrique de chaussure, à travers l'analyse de la grossièreté du langage et de son incompatibilité avec les exigences de la révolution.

La grossièreté du langage, écrit-il [...] est un héritage de l'esclavage, de l'humiliation, du mépris pour la dignité humaine, celle d'autrui, et la sienne propre [...] Dans les couches populaires, la grossièreté exprimait le désespoir, l'irritation, et avant tout une situation d'esclave sans espoir, sans issue. Mais cette même grossièreté dans les couches supérieures, dans la bouche d'un maître ou d'un intendant de domaine, était l'expression d'une supériorité de classe, d'un bon droit d'esclavagiste, inébranlable. (Trotsky 1976, 68)¹⁵

Ainsi, d'un côté les expressions et habitudes linguistiques grossières et insultantes s'avèrent être le reflet de rapports sociaux de domination concrets ; mais d'un autre côté, ces expressions n'ont pas une signification absolue puisqu'elles ne reflètent pas la même chose selon la classe à laquelle appartient celui qui les prononce (une même insulte peut aussi bien être l'expression d'une supériorité de classe que l'expression du désespoir ou de la révolte). La langue est donc doublement déterminée par les rapports sociaux: a/ au niveau de l'existence de certains mots ou expressions b/ au niveau de ce que ces expressions ou mots signifient selon le contexte social dans lequel ils sont proférés. Pourtant, malgré cette dépendance, on peut dire que le langage possède une tendance inertielle telle qu'une transformation des rapports sociaux ne saurait suffire à débarrasser la langue de ses aspects conservateurs, d'où la nécessité d'y intervenir. Voici, pour finir, la question que pose Trotsky:

Peut-on créer – même de façon parcellaire et limitée – une vie nouvelle fondée sur le respect mutuel, sur le respect envers soi-même, sur l'égalité de la femme, sur un véritable souci des enfants,

dans une atmosphère où résonne, gronde, éclate le langage grossier des maîtres et des esclaves, un langage qui n'a jamais épargné rien ni personne ? Il est aussi nécessaire pour la culture de l'esprit de lutter contre la grossièreté du langage qu'il est nécessaire pour la culture matérielle de combattre la saleté et les poux (Trotsky 1976, 69).

Si la question des insultes n'est sans doute pas l'enjeu linguistique le plus fondamental pour la révolution russe, l'article de Trotsky tire son intérêt des analyses qu'il implique et qui montrent finalement que si la transformation de la langue dépend de la transformation de la vie matérielle, cette dépendance n'est « ni mécanique, ni automatique; elle est réciproque » (Trotsky 1976, 71). Les pratiques linguistiques s'avèrent ainsi constitutives de la base (elles expriment et actualisent les rapports sociaux tout autant qu'elles sont déterminées par eux) comme de la superstructure (politique, droit, idéologie¹⁶) sociales, si bien qu'elles peuvent apparaître comme l'élément commun permettant d'en penser les rapports.

De même, pour Vološinov comme pour Bakhtine, on ne peut séparer la parole individuelle de la structure sociale qui l'a fait naître. Autrement dit, la langue n'est ni la langue d'une classe, ni la langue d'un individu singulier. Elle doit bien plutôt être considérée du point de vue de son inscription dans l'espace de l'interaction sociale. Toute prise de parole (écrite ou orale) est une interaction entre des individus (situés socialement), une interaction entre ces individus et le contexte (spatio-temporel et social) immédiat dans lequel ils parlent, et une interaction entre l'échange linguistique actuel et l'ensemble des autres échanges linguistiques qui l'ont précédé. Ainsi, une parole est toujours à la fois individuelle et collective: comme utilisation de la langue, elle est l'actualisation de l'appartenance du locuteur à une entité plus large (une langue est commune) mais comme expression particulière dans une langue, elle est ce par quoi il se singularise comme individu irréductible à cette appartenance. En ce sens, la langue fournit un modèle non réductionniste pour penser le rapport entre l'individu et les différentes formes d'appartenance qui le déterminent.

Ainsi, le langage, parce qu'il ouvre toujours sur la possibilité individuelle ou collective de faire quelque chose de ce qui a été fait de lui, peut être considéré comme l'un des lieux de l'historicité. La prise en compte de la nature spécifique des

pratiques langagières laisse penser que le changement historique et les conflits qui l'alimentent ne se réduisent pas aux transformations massives des institutions, des rapports de productions ou des techniques mais existent aussi dans la vie la plus quotidienne, au travers de batailles de mots et d'expressions. Le mot ou le signe serait alors à la fois « le plus sensible indicateur des changements sociaux » (Vološinov 2010, 151) et « l'arène de la lutte des classes » (Vološinov 2010, 161). Elle permet ainsi de penser l'interpénétration de la base et de la superstructure sociale plutôt que leur séparation.

4. Conclusion: Retour à Marx, retour à la pratique

Puisque, malgré leur divergence, l'ensemble des acteurs de ces nouvelles discussions sur le langage prétendent tenir leurs positions de Marx lui-même, appuyons-nous sur l'un de ses rares textes qui porte explicitement sur le langage. Il s'agit d'un passage de l'Idéologie allemande où Marx et Engels déclarent: « Il va de soi que viendra un temps où les individus prendront entièrement le contrôle de cette production du genre humain [qu'est la langue] » (Marx et Engels 2012, 432). Dans les lignes qui précèdent, ils insistent sur le fait que parler telle ou telle langue n'est pas, comme le voudrait Stirner, une donnée du genre humain mais constitue plutôt une donnée « des circonstances ». En effet l'état de la langue qu'on parle à un moment donné est le résultat de processus sociaux-historiques (l'édification d'une langue nationale, la fusion de deux langues etc.) qui échappent dans une large mesure aux sujets puisque ces processus sont eux-mêmes déterminés par les besoins propres à une formation sociale (par exemple par les besoins du commerce et de la communication propres au capitalisme). Que peut-on alors entendre par la formule selon laquelle la langue serait « contrôlée » par l'ensemble des individus dans une société communisme ? On peut faire l'hypothèse d'interprétation suivante: l'état de la langue ne serait plus déterminé par des conditions économiques extérieures, mais bien plutôt par les individus eux-mêmes. D'un côté donc, une révolution langagière ne serait possible qu'avec une révolution d'ordre économique (seules certaines conditions économiques la rendent possible) mais d'un autre côté cette révolution, par son contenu,

consisterait justement en ce que l'élément linguistique ne serait plus déterminé par l'économie, et devrait donc être déterminé par les individus de façon consciente.

Ainsi, la place et le rôle que le langage occupe dans la société, ne serait pas le même selon le type de société considéré: dans les sociétés capitalistes, les pratiques linguistiques sont déterminées par l'économie, tandis que dans une société communiste, la sphère des activités langagières acquerrait l'autonomie qui lui revient. En un sens, on pourrait interpréter les divergences théoriques des penseurs auxquels nous nous sommes référés à la lumière de cette thèse. Les uns, en faisant de la langue un simple reflet ou une totalité imposée aux individus de l'extérieur systématiseraient dans la théorie les rapports mécaniques généraux mais bien réels à l'œuvre dans les sociétés capitalistes. Les autres, en insistant, sur le potentiel révolutionnaire des pratiques linguistiques ou sur les possibilités d'inventions offertes par la relative autonomie du langage, se feraient les porte-paroles d'une société à venir. On trouve aussi parfois chez Marx, dans certaines descriptions du mouvement ouvrier, l'anticipation d'un monde où les échanges langagiers pourraient se déployer pleinement, indépendamment de la structure économique du monde social. Dans les Manuscrits de 1844, les objectifs politiques qui ont motivé les réunions ouvrières que Marx décrit, cèdent peu à peu la place à un « un nouveau besoin, le besoin de la société ». Alors, ce « qui apparaît comme un moyen est devenu le but » si bien que « l'association, la réunion, la conversation qui a de nouveau la société comme but, leur suffisent, la fraternité des hommes n'est pas un vain mot, mais une vérité pour eux » (Marx 2007, 184).

Le moment révolutionnaire russe, parce que ceux qui le vivent sont, pourrait-on dire, à cheval entre deux mondes, le regard tourné aussi bien vers l'avant que vers l'arrière, a sans doute ceci de particulier qu'il autorise la coexistence de positions théoriques qui, en d'autres temps, auraient semblé contradictoires. C'est l'ambiguïté et la richesse de ce contexte en tant qu'elle reflète l'ambiguïté et la richesse du langage lui-même dont nous avons voulu rendre compte.

NOTES

¹ « Toute vie sociale est essentiellement pratique » (Marx et Engels 2012, 3).

² « Il faut réformer la langue écrite dans des conditions déterminées, il faut rapprocher la façon de parler du langage populaire » (Tse-Toung 1965, 69).

³ En Algérie par exemple, le problème est surtout celui du rapport à la langue française comme langue de l'occupant, qui est tour à tour rejetée puis appropriée comme « un instrument de libération » (Fanon 2001, 75). « Les décisions prises dans le système linguistique de l'occupant, acculent ce dernier à prendre conscience du caractère relatif de ces signes » (Fanon 2001, 76). « Aussi paradoxal que cela paraisse, ajoute Fanon, c'est la Révolution algérienne, c'est la lutte du peuple algérien qui facilite la diffusion de la langue française dans la Nation » (Fanon 2001, 74).

⁴ « Le despotisme maintenait la variété des idiomes [...] Dans la démocratie au contraire, la surveillance du gouvernement est confiée à chaque citoyen ; pour le surveiller il faut le connaître, il faut surtout en connaître la langue » (Rapport Barère cité par Cerateau, Julia et Revel 1975, 296).

⁵ D'après le Comité Central du Nouvel Alphabet de Toute l'Union, en 1932, sur 127 peuples de l'Est de l'URSS, plus de 80 ont désormais une langue écrite et des écoles nationales.

⁶ Il faut noter que la crainte des nationalismes était précisément l'une des raisons principales qui, à l'inverse, justifiait chez Kautsky ou Lénine le refus d'imposer une langue nationale.

⁷ En 1932, l'Académie d'État pour l'histoire de la culture matérielle publie un texte intitulé « Contre la contrebande bourgeoise en linguiste » dans lequel ils attaquent les espérantologues. Tout le mouvement espérantiste sera ainsi anéanti.

⁸ Par exemple, à propos de Proudhon: « Proudhon n'a pas réussi à donner à cette idée un développement adéquat. L'idée de la « possession *égale* » exprime, dans le langage de l'économie politique, par conséquent toujours dans le langage de l'aliénation, que c'est *l'objet* comme *être pour l'homme*, comme *être objectif de l'homme*, qui est en même temps *l'existence de l'homme pour l'autre homme*, sa *relation humaine à autrui*, le *comportement social de l'homme par rapport à l'homme* » (Marx et Engels 1969, 54).

⁹ Dans l'*Idéologie allemande*, Marx et Engels procèdent à des analyses très précises du langage des jeunes-hégéliens, notamment du point de vue de son abstraction et de ses effets naturalisant ou essentialisant. Par exemple à propos de Stirner: « tout ce non-sens théorique (...) serait impossible si la propriété privée réelle que les communistes veulent abolir n'avait pas été transformée en ce concept abstrait "la propriété" » (Marx et Engels 2012, 226).

¹⁰ Voir par exemple le groupe de recherche de la section psychotechnique de l'Institut de psychologie expérimentale de Moscou (Brandist 2015, 114-115).

¹¹ « Il est vain de décrire les "lois" de l'évolution des langues si on ne peut les "réaliser" dans la pratique » (Jakubinskij 2012, 197).

¹² « La langue est un phénomène purement historique » (Vološinov 2010, 289).

¹³ Pour Vološinov, la langue en effet n'est ni un système de signes abstraits comme le pense Saussure, ni le résultat d'une production purement

individuelle comme le pensent les idéalistes. Elle est le produit des interactions sociales et verbales effectives.

¹⁴ Il s'agit de la doctrine officielle de l'URSS en matière linguistique jusqu'en 1950.

¹⁵ « Deux types de grossièreté – celle des barines, des fonctionnaires, de la police, une grossièreté rassasiée, à la voix grasse, et une autre, affamée, désespérée – ont coloré la vie russe de leur teinte repoussante » (Trotsky 1976, 68).

¹⁶ Vološinov, par exemple, propose une analyse des signes linguistiques comme signes idéologiques.

REFERENCES

A/Traverso (collectif). 1977. *Radio Alice, radio libre*. Traduit par D. Guillerm et G. Marco Montesano. Paris : Jean-Pierre Delarge.

Bakhtine, Mikhaïl. 1978. « De la préhistoire du discours romanesque ». In *Esthétique et théorie du roman*, 399-437. Paris : Gallimard.

Balibar, Renée et Dominique Laporte. 1974. *Le français national : politique et pratiques de la langue nationale sous la Révolution française*. Paris : Hachette.

Brandist, Craig. 2003. « Bakhtine, la sociologie du langage et le roman ». *Cahiers de l'ILSL* 14 : 59-84.

_____. 2015. *The Dimensions of Hegemony*. Boston : Brill.

De Certeau, Michel, Dominique Julia et Jacques Revel. 1975. *Une politique de la langue, La révolution française et les patois*. Paris : Gallimard.

Deleuze, Gilles et Félix Guattari. 1980. *Capitalisme et schizophrénie 2 : Mille Plateaux*. Paris : Minuit.

Descendre, Romain et Jean-Claude Zancarini. 2016. « De la traduction à la traductibilité : un outil d'émancipation théorique ». *Laboratoire italien*, no. 18. Consulté le 23 janvier 2019, <http://laboratoireitalien.revues.org/1065>

Dulicenko, Aleksandr D. 2003. « Le marxisme et les projets de langue universelle du communisme » *Cahiers de l'ILSL* 14: 101-120.

Fanon, Franz. 2001. *L'An V de la Révolution*, Paris : La Découverte.

Gramsci, Antonio. 1925. « L'organizzazione per cellule e il II Congresso mondiale », *L'Unità* 1925 (29 luglio) : 638-641.

_____. 1978. *Cahiers de prison*. Tome 3. Traduit par Paolo Fulchignoni, Gérard Granel et Nino Negri. Paris : Gallimard.

_____. 2009. *Epistolario, I, gennaio 1906 – dicembre 1922*. Rome : Istituto della Enciclopedia Italiana.

Jakubinskij, Lev. 2012. *Une linguistique de la parole (URSS, années 1920-1930)*. Lausanne : Lambert-Lucas.

Kautsky, Karl. 2010. « Nationality and internationality Part 2 ». *Critique* 38 : 143-163.

Lafargue, Paul. 1977. « La langue française avant et après la Révolution ». In *Marxisme et linguistique*, 71-114. Paris : Payot.

Lénine, Vladimir I. 1959. *Œuvres : Tome 20*. Paris et Moscou : Éditions Sociales/Éditions en langues étrangères.

_____. 1962. « À propos des mots d'ordre » (juillet 1917). In *Œuvres*, tome 25, 198-206. Paris et Moscou : Éditions Sociales/Éditions en langues étrangères.

_____. 1965. « Que faire ? ». In *Œuvres*, tome 5, 353-542. Paris et Moscou : Éditions Sociales/Éditions en langues étrangères.

Marx, Karl. 2007. *Manuscrits économique-philosophiques de 1844*. Traduit par F. Fischbach. Paris : Vrin.

_____. 2014. *Le Capital. Critique de l'économie politique. Livre I : « Le procès de production du capital »*. Paris : Puf.

Marx, Karl et Friedrich Engels. 1969. *La Sainte-Famille. Ou Critique de la critique critique contre Bruno Bauer et consorts*. Traduit par E. Cogniot. Paris : Éditions sociales.

_____. 2012. *L'Idéologie allemande. Critique de la philosophie allemande la plus récente dans la personne de ses représentants Feuerbach, B. Bauer et Stirner, et du socialisme allemand dans celle de ses différents prophètes*. Traduit par H. Augier, G. Badia, J. Baudrillard et R. Cartelle, Paris : Éditions sociales.

Plékhanov, Georgij Valentinovic. 1892. *Lettres sur la famine*. Genève : Impr. Du « Social-Démocrate ».

Saussure, Ferdinand de. 1987. *Cours de linguistique générale*. Paris : Payot.

Shafir, Iakov. 1924. *Gazeta i derevnia (The Newspaper and the Village)*, Moscou : Krasnaia nov'.

Staline, Joseph, 1979. « Marxisme et questions de linguistique » (1950). In *Les maîtres de la langue. Avec des textes de Marr, Staline, Polivanov*, édité par Françoise Gadet et al. Paris : Maspero.

Trotsky, Léon. 1976. *Les questions du mode de vie*. Paris : Union générale d'Éditions.

Tse-Toung, Mao. 1965. *La démocratie nouvelle*. Pékin : Éditions en langues étrangères.

Vološinov, Valentin Nikolaevic. 2010. *Marxisme et philosophie du langage, Les problèmes fondamentaux de la méthode sociologique dans les sciences du langage*. Traduit par P. Sériot et I. Tytkowski-Ageeva. Limoges : Lambert-Lucas.

Žirmunskij, Viktor Maksimovic. 1936. *Nacional'nyj jazyk i social'nyje dialekty*. Leningrad.

Juliette Farjat est doctorante en Philosophie à l'Université de Nanterre. Ses recherches portent sur Marx et le marxisme d'un côté et la philosophie du langage de l'autre. Elle s'intéresse en particulier aux conceptions marxistes du langage à travers notamment le problème du rapport entre langage et société, la question de l'inscription de l'idéologie dans la langue et les pratiques linguistiques ou encore celle des conflits et des luttes politiques associées au langage et à ses usages

Adresse:

Juliette Farjat
Université Paris Nanterre 200
Avenue de la République
92001 Nanterre Cedex
Email: jufarjat@gmail.com